

“ J’ai reçu votre lettre, mais trop tard. J’avais cru tout ce qu’on m’écrivait ; j’étais au désespoir. Je suis marié, et tout est fini. Oublions-nous. Hélas ! c’est tout ce qui nous reste à faire ! ”

Ainsi finirent pour Augustin Saint-Clare l’idéal et le roman de la vie ; il se trouvait désormais réduit au positif. Il était comme le voyageur qui contemple du haut du rivage les vagues argentées sur lesquelles flottent des vaisseaux aux blanches ailes ou de légères embarcations. L’instant d’après, le reflux les emporte ; le bruit cadencé des avirons cesse de se faire entendre ; les flots se retirent, et il ne reste à leur place qu’une vase nue, morne, nauséabonde, dont la triste réalité détruit les poétiques rêveries !

Dans un roman, les héros qui ont le cœur brisé succombent d’ordinaire à leur amoureux martyre ; mais, dans la vie réelle, nous ne mourons pas lorsque meurt en nous ce qui fait le charme de l’existence. Il faut manger, boire, s’habiller, se promener, faire des visites, vendre, acheter, causer, lire, et ces occupations importantes absorbent notre temps ; nous vivons encore de la vie extérieure quand la partie morale de notre être a été mortellement frappée. L’affliction ne tua pas Augustin. Si sa femme eût eu les qualités qu’on trouve parfois dans le beau sexe, elle aurait pu renouer les fils brisés de son existence pour en faire un tissu de soie et d’or ; mais elle ne supposait pas même qu’ils fussent brisés. Comme nous l’avons dit, de jolis traits, des yeux noirs, et cent mille dollars, c’était là Marie Saint-Clare tout entière. Elle n’avait rien de ce qu’il fallait pour guérir les blessures d’un esprit malade. Lorsqu’on trouva Augustin étendu sur le canapé de sa chambre, et que, afin d’expliquer sa pâleur livide, il prétexta une violente migraine, elle lui recommanda de respirer de la corne de cerf. La pâleur et la migraine persistèrent pendant plusieurs jours, pendant plusieurs semaines ; Marie se contenta de dire qu’elle n’aurait jamais cru M. Saint-Clare aussi malade ; qu’il paraissait sujet aux maux de tête ; que c’était bien malheureux pour elle, parce qu’il ne pouvait la conduire en société, et qu’il semblait étrange de la voir toujours seule après un mois de mariage.

Augustin se félicitait en son cœur d’avoir une compagne aussi peu clairvoyante, il ne lui souhaitait pas plus de discernement ; mais quand les fêtes et les visites de la lune de miel furent passées, il s’aperçut qu’une jeune beauté, adulée et gâtée dès son enfance, pouvait être une maîtresse assez tyrannique dans un ménage. Marie n’avait jamais été susceptible d’une vive affection. Le peu de sensibilité qu’elle eût avait été absorbé par un égoïsme d’autant plus grand que, incapable d’apprécier la valeur d’autrui, elle ne voyait qu’elle, ne connaissait qu’elle. Elle avait toujours été entourée de domestiques qui ne songeaient qu’à satisfaire ses caprices, et l’idée qu’ils pouvaient avoir des sentiments ou des droits ne lui était jamais venue, même vaguement. Son père, dont elle était la fille unique, ne lui avait jamais rien refusé de ce qui était dans les limites de la puissance humaine. Quand elle était entrée dans le monde, belle, riche, accomplie, elle avait vu soupirer à ses pieds l’élite de l’autre sexe, et elle était convaincue qu’en obtenant sa main Augustin avait été le plus fortuné des mortels.

*(La suite au prochain numéro.)*

